

Smith Conundrum

Préface

par Marc Angenot

Je n'ai cessé de rencontrer Régis Messac (1893-1945) au cours de ma vie. J'avais lu, étudiant, sa thèse « d'État », soutenue en 1929 et publiée dans l'austère et prestigieuse Bibliothèque de littérature comparée de Baldensperger, le « *Detective Novel* » et *l'influence de la pensée scientifique*. C'était le tout premier travail universitaire en français, et ce sera pour longtemps le seul, portant sur un genre « populaire », sur ce qu'on avait commencé, dans les années 1960, à désigner comme la « paralittérature ». Le travail de Messac déploie une érudition impressionnante non moins qu'une rare perspicacité d'historien des idées ; il demeure à ce jour un ouvrage de référence. Il n'est guère besoin de dire toutefois qu'en dépit de la « mention très honorable » et des félicitations du jury, le choix d'un tel sujet lui garantissait de n'avoir jamais accès à un poste universitaire et de rester prof de lycée, à Montpellier puis à Coutances.

La somme déjà ancienne de Régis Messac, duquel je ne savais rien, m'avait intéressé tout spécialement dans la mesure où c'est dans ce secteur des genres non canoniques, toujours ignoré mais un peu moins susceptible de vous vouer à l'indignité académique, que j'ai publié mon premier livre, *le Roman populaire*. Avec en poche un doctorat apparemment peu négociable dans la vieille Europe, j'ai choisi d'immigrer au Canada et j'ai été nommé par un hasard propice à l'Université McGill de Montréal... dans ce département de français même où Régis Messac avait enseigné dans les années 1920 comme je n'ai pas tardé à l'apprendre.

Quelques collègues et amis, Darko Suvin, Robert Philmus et moi, au début des années 1970, avons décidé de créer une revue savante, la seule de son espèce alors, de théorie et d'histoire de la science-fiction et de l'utopie, *Science-Fiction Studies*. Et revoici dans ce contexte, – tel Arne Saknussemm guidant de façon posthume Axel et son oncle vers le centre de la terre, – revoici Régis Messac, « précurseur » toujours (ce terme galvaudé s'applique à lui invinciblement), d'une curiosité admirable en un autre domaine négligé par les doctes avec son irremplaçable *Chrono-bibliographie des utopies* : je possède, reçu des mains de son fils Ralph Messac, un exemplaire du tirage photocopié original (Lausanne, 1962) qui m'a servi dans mes travaux sur l'utopie et sur les Grands récits de la modernité. Ces rencontres successives avec un Disparu prenaient une aura d'inquiétante étrangeté. Ce ne serait pas tout. J'avais commencé à étudier pour ma part les « pionniers » de la science-fiction française d'avant-guerre et, cela ne pouvait manquer, j'ai découvert avec émerveillement les deux romans si originaux, si sombres aussi, de Messac, – romans qu'on venait de republier, *Quinzinzinzili* et *la Cité des*

asphyxiés. (Jean-Claude Lattès avait réédité en effet en 1972 ces romans publiés avant la guerre, le premier en 1934 et le second en 1938. Le même éditeur avait également fait paraître en 1973 une singulière nouvelle dystopique de Messac, *Valcrétin*, qui était restée inédite. Enfin, un pamphlet sur la guerre, la défaite de 1940 et la bourgeoisie pétainiste, écrit en 1942, *Pot-pourri fantôme*, est également paru alors aux Éditions Bellenand.) Enfin, un peu plus tard encore, travaillant cette fois sur la critique littéraire communiste des années trente pour *la Critique au service de la révolution*, j'ai été lire la presse oppositionnelle, la presse anarcho-syndicaliste et ... j'ai encore retrouvé Messac avec les courageux périodiques non conformistes qu'il animait, *les Primaires* et *Nouvel-Âge* et les articles étonnants de diversité et de curiosité intellectuelle qu'il y a publiés.

Je n'étais pas au bout de mes surprises. Feuilletant le catalogue de la Bibliothèque nationale, je tombe un jour sur l'entrée suivante :

Régis MESSAC, « *Smith Conundrum* ». *Roman d'une université américaine*. [Paris], l'Amitié par le livre, [1942] ; un vol. in-16, 169 p., daté « octobre 1930 – février 1931 ».

Je devais bien me douter que cette « université américaine » romancée ne pouvait être que ma canadienne Université McGill. Messac y avait, je l'ai dit, été professeur au département de langues romanes de 1924 à 1929. Il venait de Glasgow où il était *lecturer*. C'est à Montréal que Messac a pu avancer sa thèse sur le « polar » tout en découvrant les *pulp magazines*, inconnus dans le vieux monde, *Amazing Stories*¹, *Astounding Science Fiction* avec leurs couvertures bariolées et leurs sagas galactiques. La mort d'un de ses enfants en de tragiques circonstances amena Messac à regagner la France en 1929. Or, le jeune universitaire, anarchiste de conviction et pamphlétaire par tempérament, avait évidemment ramené du Canada le projet d'un roman sur la vie des campus américains. En 1941, en pleine guerre et quoique absorbé par le réseau de résistance dont il s'occupait, il fit paraître chez un petit éditeur-bibliophile, « l'Amitié par le livre », ce manuscrit prêt depuis 1931², ce *Smith Conundrum* qui dénote un féroce talent satirique. Rien d'étonnant à ce que ce livre soit resté absolument inconnu. Arrêté pour fait de résistance à Coutances

¹ Premier magazine de SF américain créé en 1926 en Californie par le Luxembourgeois Hugo Gernsback, éditeur de *Modern Electrics*.

² Les premiers chapitres ont en réalité été publiés en feuilleton dans *le Progrès civique* dès 1928 c'est à dire, notons-le, à un moment où Messac était encore à McGill. Ce qui forme le chapitre I, « La fille de Peuzippah », est paru dans le numéro 475 du 22 septembre 1928 me signale l'archiviste émérite de McGill, M. Robert Michel. **Les dates, « octobre 1930 – février 1931 », qui figurent à la fin du livre sont trompeuses. Régis Messac procède alors à des modifications dans la rédaction de ses chroniques, il les réorganise pour une présentation en volume.**

en mai 1943, Messac est déporté dans le cadre du décret « Nacht und Nebel ». La dernière trace avérée de son existence porte la date du 19 janvier 1945 au camp de concentration de Groß-Rosen. Les exemplaires de *Smith Conundrum* furent saisis et mis au pilon par les nazis et les quelques volumes qui subsistaient furent détruits en 1945 lors de la prise de Querqueville (Manche) par les forces américaines. Il ne subsistait que quelques exemplaires miraculeusement préservés ¹ dont, par chance, le « dépôt légal » de la BNF.

Ce roman dont des événements dramatiques ont empêché la diffusion connaît donc aujourd'hui une réédition qui est, en fait, la première édition véritable.

Le récit se présente comme une satire féroce de la vie à l'Université McGill dans les années 1920. L'anecdote est assez mince : un jeune professeur de lettres non conformiste, attelé à l'austère et accablante préparation d'une thèse sur *l'Expression du lugubre dans Zschokke*, s'attire, en dépit d'une élémentaire prudence, d'innombrables difficultés avec la hiérarchie universitaire et notamment avec son *Chairman*, l'ineffable Vicomte des Boys de la Tour. Incapable de supporter le spectacle de servilité et de charlatanisme à quoi se réduit, selon l'auteur, la vie académique outre-Atlantique, accablé par l'ignorance satisfaite des étudiants, fils et filles à papa dont on se garde d'exiger le moindre effort (et sans doute une certaine arrogance hexagonale d'agrégé de grammaire au milieu d'imposteurs et de médiocres se décèle chez cet anti-bourgeois de Messac), exaspéré par le puritanisme américain des années vingt, le Professeur A. J. Pluche, son héros, envoie à la dernière page sa démission au *Board of Governors*.

Le roman est avant tout prétexte à une désopilante série de portraits et d'anecdotes. Doué d'un sens aigu de la satire, Messac transcrit d'une plume alerte mais trempée dans le vitriol des « choses vues » et trace les silhouettes caricaturales du prof. Talkinghorse (un *Houyhnhnm* ?), « Parsley Professor of Ethics and Moral Philosophy », du prof. Alexander J. Snuffbox, Ph. D., auteur d'une mince thèse sur « George Washington's Tactics at Great Meadows (VIII-59 p.) », du Révérend Minus Habbins, M. Th., dont le nom seul trahit le niveau intellectuel, du majestueux et bafouillant recteur, le général Rumblebass Balderdash, « le vainqueur de Tipperary », et des piliers du Département de français, le prof. Dubois et le prof. Léon de Ribassier de Pivres, « officier d'Académie » – autant dire académicien... Tout ceci, très drôle, très enlevé, mais sans une once d'indulgence.

La satire toutefois ne reste pas au niveau superficiel de la caricature. Une réflexion amère et très dure sur la condition professorale se fait jour. Elle peut se résumer dans la phrase désabusée qui tombe des lèvres du professeur Addison, le seul confident du héros : « *We are a sort of higher club servants. Subjects to dismissal, just like other*

¹ Un commencement de distribution aux abonnés de l'Amitié par le livre avait pu avoir lieu.

servants... », nous ne sommes rien d'autre que des sortes de domestiques, sujets à mise à pied comme tous les domestiques.

Quoi qu'il en soit, le don d'observation incisif dont il fait preuve (car il y a une bonne dose de réalisme et d'observation dans cette satire !), le sens du raccourci, du « gag », du burlesque font de Messac un humoriste qui semble se souvenir de Stephen Leacock, le grand humoriste canadien (et son prédécesseur dans les bureaux du *Arts Building* !) dont il admirait l'œuvre.

« Université américaine »? Le Canada et le Québec sont intégralement effacés (Non : pas intégralement car des détails subsistants que le lecteur repérera trahissent que l'action est dans le Dominion et non pas dans un imaginaire État de « West-Washingtonia »). Pourquoi m'a-t-on demandé cette oblitération de Montréal et du Québec ? La raison m'en semble évidente. Outre que le lecteur français vers 1940 n'a pas la moindre idée du Canada et n'associe ce mot qu'avec des photos de calendrier des postes représentant la police montée sur fond de Montagnes rocheuses (alors que la satire des États-Unis a une longue histoire en France... tiens, ceci ferait un joli sujet de thèse !), il est évident que s'il avait fallu représenter le Canada et le Québec et thématiser la question canadienne-française etc., le « roman de campus » était impossible à enclorre en ses bâtiments néo-gothiques et ses pelouses. Messac a bien compris la règle première du genre qui tient à *l'unité de lieu*. Dans un tel roman comme dans la vie des personnages, le monde extérieur n'existe pas. De Montréal dès lors, on ne montre et ne voit rien – si ce n'est l'infâme bouiboui *le Gaiety*, institution complémentaire de la « prostitution » académique représentée dans le roman.

Régis Messac est un inventeur de genres nouveaux, comme il est l'introducteur dans le monde francophone de formules narratives qui émergeaient dans le monde anglo-saxon. En l'espèce, chose inconnue et pour cause en Europe, il invente ici le « roman de campus », souvent autobiographie à clé d'un ancien étudiant ou ex-professeur qui règle, plus ou moins élégamment, des comptes avec une marâtre *Alma Mater* et avec d'insupportables collègues. Genre littéraire florissant de nos jours encore en Amérique du Nord et dont la bibliographie en langue anglaise compte des centaines de titres. Messac est coutumier de cette inventivité narrative. *Quinzinzinzi* qui est un récit du retour de l'humanité à l'âge des cavernes est pour sa part le « précurseur » d'un sous-genre appelé à un bel avenir après-guerre et après Hiroshima, le *Post-Catastrophy Novel*. Le roman, on le sait, nous entraîne après le cataclysme guerrier, à la suite du dernier des adultes, témoin accablé de la renaissance sauvage du genre humain : sous ses yeux désabusés, un groupe d'enfants survivants réinvente une humanité retournée à la Barbarie et recommençant le cycle désespérant.

Messac est un dissident-né, quelqu'un qui, constamment, a rué dans les brancards, qui ne supportait pas plus l'orthodoxie stalinienne que la société bourgeoise et ses « valeurs » littéraires, que le monde universitaire, ses prestiges, ses statuts et ses routines. C'est quelqu'un qui tout au long de sa vie tragiquement écourtée, se pose des questions inopportunes et que sa curiosité conduit sans cesse hors des sentiers battus. Curiosité intellectuelle : ceci le définit et c'est une rare vertu. Pamphlétaire (et guère plus amène à l'égard de l'Université française dans *À bas le latin !*), critique et historien littéraire, romancier et expérimentateur de genres inconnus, les talents multiples de Messac et son originalité aiguë suscitent l'admiration, mais je crois que j'admire plus encore ce que je devine de l'homme, courageux, rebelle, peu capable des nécessaires prudences. Pris dans cette tragique époque des années d'entre-deux-guerres, Messac est un révolté qui voulait qu'on sache qu'on ne l'aurait pas vivant. Victime du nazisme, disparu dans la nuit et le brouillard, passablement pessimiste sur le cours de la société moderne, Messac n'attendait sans doute pas grand chose de la postérité pas plus que de ses contemporains. Son œuvre a bien failli sombrer aussi dans la nuit de l'oubli. Tout y concourait : livres introuvables, petits éditeurs disparus, études dispersées dans les revues marginales de l'« opposition de gauche » des années sombres. Il a fallu la piété des siens et de quelques admirateurs inconditionnels pour que, peu à peu, la plupart de ses écrits soient exhumés. Ses romans de science-fiction ressuscités atteignirent d'abord dans les années 1970 une génération nouvelle : leur éclatante originalité n'avait pas pris une ride.

Smith Conundrum est un drôle de roman à clé puisque cette clé n'aurait pu être saisie par aucun lecteur français et que le roman n'a atteint Montréal et McGill University que par l'article que je lui ai consacré en 1977. Il n'est évidemment pas besoin de saisir les clés pour apprécier tout le sel de la satire. D'une certaine façon, Messac se livre à un *private joke* : les blagues *hénaurmes* aux dépens de ses collègues des années 1920 et les comiques descriptions (passablement fidèles à la réalité) des beautés architecturales du campus ne visent que des cibles connues de lui seul. J'ajoute que, « dans la vie réelle », Messac entretenait d'excellentes relations avec René du Roure (*alias* le Vicomte des Boys de la Tour) à qui il a courtoisement dédié l'exemplaire relié que je possède du *Detective-Novel*.

Robert Michel, archiviste émérite de l'Université McGill, à qui j'ai communiqué jadis une médiocre photocopie de la Bibliothèque nationale qui a été précieusement déposée aux Archives, collectionne les représentations de McGill en fiction ; il s'est enthousiasmé pour le roman de Messac et livre en postface un minutieux et amusant travail de correspondance entre faits et fiction. On verra que Messac, même s'il voit les choses avec le verre grossissant du satirique, a été passablement fidèle dans la restitution d'une époque révolue.

✚ ✚ ✚ ✚ ✚ ✚ ✚